

## CHAPITRE 14

### DEBUT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE (1939)

La funeste année 1939 vit le début de terribles épreuves pour l'Europe avec leurs conséquences majeures pour le reste du monde.

Le 12 janvier, en réponse à la demande de Wladimir Kirillovitch, je partis pour Berlin. En route, je passai quatre jours à Paris à m'occuper d'affaires urgentes. J'arrivai à Berlin à 13 heures 35 le 17 janvier. Je fus accueilli par Schabelsky-Bork, le secrétaire de Biskoupsky. J'acceptai l'invitation de ce dernier à occuper une chambre dans son appartement car cela me fournirait l'occasion de le voir plus souvent. Biskoupsky attendait mon arrivée. Il m'annonça immédiatement que, voulant suivre le précédent créé par leurs homologues parisiens, les organisations russes de Berlin projetaient une réception en l'honneur du Chef de la Dynastie. On célébrerait aussi dans la cathédrale un service religieux auquel le grand-duc se devait d'assister. Nouvelle plus importante encore, il était prévu une rencontre « secrète » dans l'appartement de Biskoupsky qui permettrait aux responsables des affaires russes du ministère des Affaires Etrangères, à ceux du ministère des Affaires intérieures et du Parti National Socialiste de faire la connaissance du Chef de la Dynastie.

Après ma conversation avec Biskoupsky, je téléphonai à Kira Kirillovna. Wladimir Kirillovitch se trouvait chez elle et tous les deux me demandèrent de les rejoindre. Kira Kirillovna et son mari résidaient à Gruenwald, banlieue résidentielle de Berlin où les gens riches venaient fuir l'encombrement et le tumulte de la grande ville.

C'était la première occasion que j'avais de revoir la grande-duchesse depuis son mariage et son voyage de noces. Notre réunion fut très cordiale. Kira Kirillovna était au dernier mois de sa grossesse.

Wladimir Kirillovitch était d'excellente humeur. Il venait de rentrer de la magnifique propriété « Olse » du Kronprinz en Silésie, où il avait passé quatre jours (du 4 au 7 janvier). Le Kronprinz et sa famille avaient reçu Wladimir Kirillovitch avec la plus grande cordialité.

L'Infante avait écrit au grand-duc qu'à la demande du roi, Lord Astor essayait de trouver une manufacture où Wladimir Kirillovitch pourrait travailler en étant certain que sa sécurité serait assurée. Malheureusement il ne pouvait pas travailler dans une usine de construction aéronautique à cause de son statut d'étranger.

Wladimir Kirillovitch n'était pas pressé de retourner à Saint-Briac. Nous passions la plupart de notre temps avec Kira Kirillovna et le prince Louis Ferdinand dans leur villa. Le prince passait régulièrement plusieurs heures par jour dans les Bureaux de l'Administration dynastique, où, en tant que prince héritier du trône, il se tenait informé sur toutes les affaires. Je commençais à mieux le connaître à travers mes contacts quotidiens avec lui, mais il ne voulait toujours pas se prononcer au sujet de la politique interne de l'Allemagne, en particulier en ce qui concernait Hitler et son parti, et il ne parlait jamais d'une restauration possible de la monarchie en Allemagne.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1939, le grand-duc avait été invité à visiter le Foyer des Anciens Combattants russes invalides à Tegel, un faubourg de Berlin. Une centaine environ d'invalides habitaient dans le foyer où ils travaillaient tous selon leurs capacités diminuées. Le bâtiment était vaste, les pièces spacieuses, mais il n'y avait presque pas de chambres privées. Le grand-duc fut invité pour le thé et parla avec tout le monde.

Un service solennel fut célébré dans la cathédrale de Berlin le dimanche 22 janvier. L'office fut célébré par l'archevêque Serge de Berlin et d'Allemagne. Il était allemand de naissance. Il parlait un excellent russe, mais il avait un fort accent, si bien que par moments, l'office paraissait étrange à nos oreilles. L'archevêque était un homme intelligent et énergique. Il faisait beaucoup pour son diocèse et il était très aimé.

La veille de l'office, Wladimir Kirillovitch avait attrapé un mauvais rhume. Il aurait dû normalement garder la chambre, mais comme sa venue à la cathédrale avait été prévue longtemps à l'avance et que son absence aurait causé une grande déception, il ne tint pas compte de son mauvais état de santé et il était presque aphone quand il se rendit à la cathédrale. Il resta debout tout le temps de l'office et fut ensuite présenté à de nombreuses personnes. Par chance, rien de tout cela n'aggrava son état ; au contraire, vers le soir, il se sentit mieux.

Le 23 janvier 1939, la rencontre secrète organisée par le général Biskoupsky se tint dans l'appartement de ce dernier. J'y assistai. Un seul des Allemands invités se présenta, mais c'était le plus important du groupe. C'était Sievert, le Ministre des Affaires russes du Parti national-socialiste. Comme il était natif des pays baltes et qu'il avait fait le début de ses études en Russie, il parlait un russe parfait. Il nous fit une impression relativement agréable. Il était évident qu'il entretenait des relations amicales avec Biskoupsky. Envers le grand-duc, l'Allemand se montra correct, bien que condescendant par moments. Le ton de la conversation était celui d'un homme plus âgé qui se trouve dans une situation de supériorité et qui jauge un homme plus jeune. On évita les questions politiques ; la conversation se limita à des questions sur les études de Wladimir Kirillovitch, sur son lieu de résidence et sa famille.

A première vue, cette rencontre n'était pas très sérieuse et paraissait superflue, mais en réalité, il n'en était pas ainsi. J'eus l'impression qu'il existait des plans qui prévoyaient d'utiliser le Chef de la Dynastie en vue d'un certain objectif. Avant de révéler leurs plans, les concepteurs voulaient vérifier que Wladimir Kirillovitch pouvait remplir le rôle qu'on lui destinait. J'en conclus que j'avais aussi été invité pour la même raison. Mes suppositions se confirmèrent plus tard. Ce soir-là, Biskoupsky m'apprit que Sievert voulait seulement juger l'aspect extérieur et la personnalité du Chef de la Dynastie. Il me dit aussi que les Allemands qui poursuivaient une politique de rapprochement avec les Soviétiques n'étaient pas du tout intéressés par le Mouvement monarchique russe. Les questions de Sievert avaient pour seul objet de laisser ouvertes toutes les options pour l'avenir. Ce que m'expliquait Biskoupsky ne manquait pas de logique, mais j'avais toujours néanmoins l'impression qu'il restait évasif.

J'interrogeai Biskoupsky au sujet du bobard répandu par les journaux parisiens à propos du trône d'Ukraine offert au Chef de La Dynastie. Il plaida l'ignorance sur ce point, puis émit la supposition qu'on pouvait peut-être l'attribuer aux Français désireux d'éveiller ainsi les soupçons des Soviétiques sur les intentions du gouvernement du Reich. Il abandonna le sujet paraissant le considérer de peu d'importance et il fit observer que cet incident prouvait combien le Chef de la Dynastie devait être prudent et neutre dans ses déclarations publiques. Le fait que les journaux parisiens avaient prétendu comprendre qu'une des réponses faites par le grand-duc signifiait qu'il refuserait l'offre de Hitler d'occuper le trône d'Ukraine était extrêmement regrettable.

Ensuite avec Biskoupsky, nous avons parlé du travail du grand-duc dans une usine anglaise. L'idée de voir le grand-duc aller travailler dans une usine de fabrication, et qui plus est, en Angleterre, déplaisait à Biskoupsky. Il pensait que le grand-duc devait entrer dans une école de cadets en Allemagne pour acquérir une formation militaire, ce qui pouvait être facilement organisé avec les Allemands. Il était d'avis que le grand-duc devait épouser une princesse allemande ; la princesse Cecilia, la fille du Kronprinz, était une candidate parfaite. Ce n'était pas la première fois que Biskoupsky me parlait ainsi et il avait, semblait-il, abordé la question avec la femme du Kronprinz, ce qui expliquait peut-être pourquoi Wladimir Kirillovitch avait été invité à séjourner à Olse.

J'eus l'impression que Biskoupsky était plus réservé que jamais. Il expliqua ainsi son attitude : ses nouvelles fonctions de représentant des Russes en Allemagne l'obligeaient à observer une stricte neutralité envers tous les mouvements politiques russes. Il pensait qu'en dépit de ses préférences pour le Mouvement légitimiste, il ne devait pas trop s'engager dans le Mouvement.

Le 24 janvier 1939, une grande réception en l'honneur du Chef de la Dynastie fut donnée collectivement par toutes les organisations russes de Berlin. Pour la première fois, ces organisations avaient surmonté leurs différences et agi de concert. Jusque-là, elles

avaient toujours agi indépendamment les unes des autres, en particulier l'Union générale militaire dirigée par le général Lampe. Grâce à Biskoupsky et à son rôle de représentant officiel de l'émigration russe en Allemagne, la discorde entre émigrés russes avait quasiment cessé.

Les personnalités les plus importantes présentes à la réception étaient Biskoupsky et ses associés. A la tête des monarchistes, il y avait notre représentant Fabrizius de Fabris et le général Lampe conduisait l'Union générale militaire. L'assistance à cette réception était nombreuse, selon les critères berlinois, quatre cents personnes au moins y assistaient. La réunion fut animée et mémorable, mais la chaleur qui avait caractérisé la réception de Paris était absente.

Ce soir-là, le grand-duc se rendit à Schwerin à l'invitation de son oncle, le duc de Mecklembourg, qui était un cousin au second degré de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Le 25 janvier, Wladimir Kirillovitch rentra à Berlin. Il partit le lendemain pour Dorn en compagnie de la famille du Kronprinz pour y célébrer le quatre-vingtième anniversaire du Kaiser. En raison de sa grossesse avancée, Kira Kirillovna ne pouvait être présente. J'accompagnai Wladimir Kirillovitch à la gare. Les voyageurs pour Dorn s'installèrent dans leur wagon privé puis attendirent pendant dix minutes le train auquel leur voiture devait être accrochée. Pendant cette attente, je me trouvai par hasard sous la fenêtre derrière laquelle le Kronprinz se tenait debout. Comme à son habitude, il était gai, il faisait des plaisanteries sur le froid à Berlin et sur le temps glacial qu'il avait connu en Russie. Malgré ses défauts, le Kronprinz était très populaire en Allemagne bien qu'on critiquât son penchant pour le sexe faible et son éloignement de sa famille. Malgré tout, c'était un homme remarquable avec beaucoup de bon sens et de courage et, qui sait, il eût peut-être été un meilleur monarque que son père. En plusieurs occasions, il avait eu la témérité de s'opposer aux décisions du Kaiser. Pendant qu'il commandait une armée sur le Front français pendant la Première Guerre mondiale, il s'était montré un remarquable chef militaire. Il ne comprenait que trop bien la situation politique allemande ; il se méfiait de Hitler et critiquait les mesures mises en oeuvre par le gouvernement nazi. Il était vraiment trop franc. Il fut finalement arrêté et prié de demeurer virtuellement aux arrêts dans l'un de ses châteaux, dans l'incapacité de se déplacer sans la permission de la Gestapo.

Je partis ce même soir pour Amorbach pour y attendre le retour de Wladimir Kirillovitch. Mon séjour en Allemagne et mes contacts avec de nombreuses personnes m'avaient aidé à comprendre les circonstances qui conduisaient à la guerre, connaissance fort utile pour notre Mouvement.

A un dîner de fête en l'honneur de l'anniversaire du Kaiser donné au château du prince Emich zu Leiningen, celui-ci leva son verre en l'honneur du Kaiser, lui souhaitant de vivre encore longtemps en bonne santé et paisiblement. Le prince Emich était un fervent monarchiste, comme la plupart des aristocrates et des nobles allemands, ce qui ne signifiait pas nécessairement qu'il admirait le Kaiser comme homme d'Etat. Le vénérable prince était de la vieille souche. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans son vaste domaine de forêts auquel il était attaché de toute son âme. Il ne pouvait comprendre comment la jeune génération de sa famille, malgré son attachement à son nid ancestral, pouvait souffrir de l'ennui causé par la monotonie de la vie à la campagne. Maria Kirillovna fut particulièrement victime de cet ennui pendant les premières années de son mariage. Pendant longtemps, elle fut tout simplement incapable de s'adapter à cette routine. Elle regrettait Saint-Briac, en particulier en été, où, dans ses souvenirs, la vie était plus gaie et variée.

Tous les membres de la famille du prince concentraient leur attention sur leurs forêts et leurs châteaux. Avant la Première Guerre mondiale, l'exploitation forestière avait rapporté de bons revenus, mais plus récemment, avec tous les changements politiques, les impôts et le contrôle du gouvernement sur les propriétés faisaient du prince plus un administrateur qu'un propriétaire.

L'ancienne principauté Leiningen était dans sa totalité couverte d'une magnifique forêt de pins qui entourait la petite ville d'Amorbach. Marcher le long des sentiers forestiers interminables et respirer l'odeur des pins procurait un plaisir immense. Les forêts allemandes sont très différentes de leurs homologues nordiques ou russes. Les forêts allemandes sont

entretenues comme des parcs et les arbres y sont plus sains. Dans les forêts Leiningen, le prince et ses ancêtres avaient élevé et chassé des élan. Des gardes-chasse étaient spécialement chargés de surveiller les hardes et leur apportaient de la nourriture quand il y avait de la neige. La saison de la chasse à l'élan était le clou de l'année dans la famille du prince. Il y avait des discussions interminables pour savoir qui avait tué tel élan et où. Les murs et les corridors des châteaux étaient ornés de trophées de chasse, soigneusement montés avec une inscription qui portait le nom du chasseur et la date et le lieu où chaque élan avait été tué. Dans nos temps modernes, la saison de chasse n'était plus l'occasion de fêtes comme qu'autrefois, lorsque les grandes réceptions et les dîners somptueux étaient suivis d'un bal.

Le 29 janvier 1939, Wladimir Kirillovitch est revenu de Dorn à Amorbach. Le 30 janvier, nous sommes arrivés à Paris, où nous avons séjourné chez les Senutovitch, comme c'était, depuis peu, devenu l'habitude.

Le lendemain, le grand-duc a reçu le métropolite Anastase, président du Synode russe orthodoxe de Karlovtsy. La rencontre impressionna Wladimir Kirillovitch et renforça sa conviction qu'il devait maintenir des liens étroits avec l'Eglise de cette juridiction. Le métropolite eut un entretien sérieux avec le Chef de la Dynastie et réaffirma que son Eglise et lui-même accorderaient toujours leur soutien total au Chef de la Dynastie. Ils se séparèrent comme père et fils.

Le grand-duc reçut ensuite le président de l'Union générale militaire russe, le lieutenant général Arkhangelsky. C'était un monarchiste loyal et il eût été heureux de se placer sous l'autorité du Chef de la Dynastie en qualité de dirigeant de l'organisation, mais comme cette démarche aurait causé une scission avec les éléments non monarchistes, c'était hors de question.

Le 1<sup>er</sup> février 1939, Madame V.P. Senutovitch donna un thé chez elle pour les dames qui, sous sa direction, organisaient un bal de charité au bénéfice des invalides russes. A sa demande, le grand-duc y assista afin d'encourager les dames à redoubler leurs efforts.

Le 2 février 1939, le prince Gabriel Constantinovitch pria Wladimir Kirillovitch de visiter l'Ecole Militaire secondaire pour les jeunes garçons russes à Versailles. André Vladimirovitch, Gabriel Constantinovitch accompagné de sa femme et de sa soeur, Tatiana Constantinovna (veuve du prince Bagration-Moukhransky), avec son fils et sa fille étaient tous arrivés à l'Ecole avant le grand-duc. Le prince Gabriel Constantinovitch était le protecteur et le parrain de cette école, dont le nom, comme je l'ai déjà dit, rappelait le souvenir de l'Héritier et Tsarévitch Alexis Nicolaevitch. Elle avait été créée en 1930 à l'initiative du Conseil suprême monarchique. Le prince Nikita Alexandrovitch avait été son premier parrain.

L'école occupait une vieille maison très vaste, entourée d'un petit parc. Les enfants y étaient bien, mais l'école souffrait d'un manque de fonds chronique. Les élèves portaient des uniformes similaires à ceux des anciennes écoles militaires russes et ils étaient très disciplinés. Ils recevaient l'éducation qui avait été celle des anciens cadets de la Russie impériale. Ils assistaient tous les jours aux cours d'un « lycée » français, ou école secondaire, à Versailles, si bien qu'à la fin de leurs études, ils obtenaient le certificat de fin d'études secondaires. Sur place, ils avaient des cours de russe, de religion, de géographie et d'histoire.

Le grand-duc ressentit une grande compassion pour les enfants de l'école lorsqu'ils chantèrent des chants russes patriotiques qui évoquaient une patrie qu'ils n'avaient jamais vue et dans laquelle ils ne retourneraient peut-être jamais.

Le 4 février 1939, je suis rentré seul à Saint-Briac. Le grand-duc resta deux jours de plus à Paris et, sur l'invitation de E.L. Nobel, il alla chasser dans la campagne française. Il rentra le 6 février.

Il nous fallait maintenant attendre la lettre de l'Infante au sujet de l'usine que Lord Astor s'efforçait de trouver.

Le 8 février, un contingent de la Garde arriva sous le commandement du colonel prince Cantacuzène Speransky pour prendre la relève. C'était l'officier de la Garde typique dont la sociabilité mit de l'animation dans notre routine. Il plut beaucoup à Wladimir Kirillovitch. A la

fin de la semaine, il fut remplacé par le colonel Osten-Sacken, lui aussi ancien officier de la Garde, du genre baron balte allemand. Nous entretenions des relations extrêmement cordiales avec les membres de la Garde. Il était de tradition que, le vendredi, l'équipe qui allait être relevée nous invite à déjeuner, le grand-duc et moi, et le soir tout le monde se retrouvait dans ma villa.

Le 11 février 1939, le grand-duc reçut un télégramme lui annonçant que sa soeur Kira avait donné le jour à un fils. Nous avons bu un verre de champagne pour fêter cet heureux événement.

Le 25 février, la lettre de l'Infante, si longtemps attendue, arriva enfin. Elle écrivait que la recherche d'une usine susceptible de convenir avait finalement abouti et elle demandait au grand-duc de venir à Londres aussi vite que possible. Elle précisait aussi qu'elle ne serait pas à Londres, mais que nous pourrions loger dans sa villa et que la cousine de Wladimir Kirillovitch, la reine Marie de Yougoslavie, qui était veuve, nous donnerait des explications détaillées.

Le soir du 28 février 1939, nous avons pris le bateau à Saint-Malo pour Southampton. Pendant les huit heures de la traversée, un fort vent de nord-ouest souffla en tempête et le bateau bougeait fortement. Les cabines, peu nombreuses, étaient toutes occupées si bien que nous avons dû nous contenter de fauteuils dans le salon. Heureusement, le second du capitaine connaissait Wladimir Kirillovitch et il lui offrit sa cabine pendant qu'il était de quart, si bien que le grand-duc put dormir confortablement quelques heures.

A Southampton, nous avons pris le train pour Londres, où nous sommes arrivés à 8 heures du matin. Nous sommes allés en taxi à la villa de l'Infante où l'on nous apprit que la reine Marie nous attendait à midi pour le déjeuner. La reine vivait à Londres parce que ses deux plus jeunes fils faisaient leurs études dans des écoles anglaises. Le fils aîné, le jeune roi Pierre, restait à Belgrade à cause de ses obligations royales.

Chez la reine, nous eûmes l'agréable surprise de retrouver la tante de Wladimir Kirillovitch, la princesse Alexandra Hohenloe-Langenburg, qui rendait visite à la reine.

La reine nous dit que Lord Astor avait eu du mal à trouver une usine de fabrication qui accepte Wladimir Kirillovitch comme stagiaire. L'usine qu'il avait trouvée fabriquait des roulements à billes dans une petite ville appelée Stanford. Trouver un poste de stagiaire avait causé des problèmes parce que la direction de l'usine et la police locale avaient toujours des inquiétudes au sujet de la sécurité du grand-duc, en particulier parce qu'il y avait beaucoup de communistes parmi les ouvriers... Le directeur de l'usine de Stanford faisait exception, il manifestait un réel intérêt pour Wladimir Kirillovitch et promettait de lui trouver une chambre chez un ouvrier ayant une bonne réputation.

Pour des raisons de sécurité et pour éviter d'éventuels malentendus, la police de Stanford avait demandé que le grand-duc prenne un nom d'emprunt. La question financière fut vite résolue. Les stagiaires qui étaient déjà en place gagnaient un petit salaire et le grand-duc recevrait un supplément pris sur les fonds personnels du roi. Wladimir Kirillovitch devait se présenter à l'usine après avoir été au préalable mis au courant de la situation dans tous ses détails par Lord Astor.

C'était la première fois que je rencontrai la reine Marie de Yougoslavie, qui était la fille de la reine Marie de Roumanie et par conséquent la nièce de Sa majesté Victoria Feodorovna. Elle était très aimée en Yougoslavie, en particulier du petit peuple parce qu'elle était sociable et accessible. Après l'assassinat de son mari, le célèbre roi Alexandre 1<sup>er</sup> qui avait mérité le nom de libérateur et martyr, la reine avait recueilli l'auréole et la popularité de ce dernier. C'était une femme d'un grand charme. On disait au sein de sa famille qu'après la mort de son mari, son chagrin avait été si grand qu'elle était devenue apathique et négligeait complètement son apparence. Peut-être cela était-il exact, car par son embonpoint et sa tenue négligée, elle ressemblait plus à une roturière qu'à une reine. Elle avait un beau visage, et si elle l'avait voulu, elle aurait pu être très élégante. On se sentait détendu en sa présence parce que c'était sans aucun doute une personne ouverte et d'une grande bonté.

Au déjeuner, le temps passa très vite car la conversation sur la vie et le travail de Wladimir Kirillovitch à l'usine fut très animée. La reine approuva fortement sa décision de

travailler dans une usine. Elle l'encouragea en lui faisant valoir que cette expérience s'avèrerait sans prix dans l'avenir.

La princesse Alexandra n'était pas de cet avis. Elle n'approuvait pas l'idée que Wladimir Kirillovitch travaillât dans une usine. Comme sa famille, elle pensait qu'il devait avoir une formation militaire. Cette façon de voir était plus conforme à la manière traditionnelle de concevoir l'éducation des personnes royales. Sachant que sa soeur l'Infante et que la défunte Victoria Feodorovna ainsi que le roi et la reine d'Angleterre étaient cependant partisans de ce stage, la princesse Alexandra retira ses objections.

Cela faisait plus de trente ans que la princesse Alexandra n'était pas venue à Londres. Cette fois-ci elle était venue seulement pour une courte visite pour voir sa nièce, la reine Marie de Yougoslavie. Par moments, sa ressemblance avec Victoria Feodorovna était incroyable, si bien que pour moi, notre rencontre était particulièrement agréable. Nous sommes restés avec la reine et la princesse pendant plus de deux heures et nous serions restés plus longtemps encore si elles n'avaient pas eu un autre engagement.

Après notre départ, je dis à Wladimir Kirillovitch combien j'admira la reine et combien je la plaignais aussi. Elle était si jeune et déjà veuve avec trois fils, qui tous étaient inévitablement destinés à jouer un rôle politique dans un pays où le trône était instable. Comme elle était la mère d'un roi encore mineur, on pouvait penser qu'elle occuperait le premier rang après son fils et devrait s'efforcer de sauvegarder les droits légitimes de celui-ci. Le pays était à l'époque dirigé par le Régent, le prince Paul, cousin du défunt roi. Hélas ! La lutte inévitable pour le trône allait être encore tragiquement aggravée par la guerre, l'occupation allemande et finalement la chute de la monarchie. Wladimir Kirillovitch fut d'accord avec moi pour penser que la situation de la jeune reine n'était pas enviable. Il ajouta qu'il avait l'impression qu'elle était bien seule.

Le 3 mars 1939, le grand-duc se rendit chez Lord Astor. Il fut présenté aux principaux dirigeants de l'usine où il allait travailler : Monsieur Lister, propriétaire de l'usine, Monsieur Hud, directeur du Contrôle de la qualité, et Monsieur Pratt, directeur de l'usine. On décida que le lendemain, le grand-duc et Monsieur Pratt se retrouveraient chez Lord Astor pour se rendre ensuite à l'usine.

Le 4 mars, à l'heure dite, je laissai Wladimir Kirillovitch devant la maison de Lord Astor. Cette séparation au milieu d'une rue de Londres, alors que Wladimir Kirillovitch abordait une nouvelle période de sa vie, m'était pénible. En le regardant franchir le porche et disparaître, j'eus l'impression que quelque chose m'était arraché. Je devais avoir le même sentiment plus tard, lorsque notre fils nous quitterait pour aller poursuivre ses études à Paris.

Pendant cette période de stage, le grand-duc devait rester incognito aux yeux des émigrés. Personne ne devait connaître son nom d'emprunt, ni son adresse, ni le nom de l'usine où il allait travailler. Le grand-duc prit le nom de « Mikhailov », comme l'avait fait son ancêtre, Pierre le Grand, dans des circonstances similaires. Pierre avait utilisé ce nom alors qu'il travaillait et apprenait le métier dans des chantiers navals et des entrepôts en Hollande et en Angleterre. Alors, c'était « Peter Mikhailov », maintenant, c'était « Vladimir Mikhailov ».

Le 5 mars 1939, je retournai tout seul à Saint-Briac. A partir de ce moment-là, je portais l'entière responsabilité du travail du Centre de notre Mouvement légitimiste pendant le séjour du grand-duc en Angleterre. Nous étions convenus que je lui soumettrais des suggestions à étudier et que je ne prendrais aucune décision sans son autorisation. Heureusement, il n'y eut aucune question politique importante à résoudre. Si cela avait été le cas, je n'aurais pas hésité à demander au grand-duc de venir immédiatement, ou, en cas d'extrême urgence, je me serais déplacé pour aller le voir. L'administration de l'usine et la police locale ne souhaitaient pas me voir venir à Stanford, car cela eût fait naître de la curiosité et des soupçons à propos de la véritable identité de Vladimir Mikhailov.

Les dirigeants de plusieurs organisations politiques russes étaient contrariés par cet arrangement car il les coupait complètement du Chef de la Dynastie. Ils ne pouvaient même pas lui écrire directement. Je l'avais prévu et je considérais moi-même que la situation créée était anormale et ne pouvait pas être tolérée très longtemps.

Le grand-duc avait discuté de tout cela avec moi et avec plusieurs membres de sa famille et des amis, en particulier Boris Vladimirovitch, Maria et Kira Kirillovna, Senutovitch,

Biskoupsky et Gren. Toutes les autres solutions que nous avons envisagées auraient créé des complications, de la confusion et auraient même pu mettre en danger notre Mouvement dans sa totalité.

Une des solutions qui avaient été étudiées était la création d'une régence, sous la direction de l'un des grands-ducs les plus âgés. A un certain moment, Dmitri Pavlovitch avait voulu jouer ce rôle, mais, étant donné les tensions politiques qui régnaient maintenant en Europe, ni Dmitri Pavlovitch ni aucun des autres oncles n'aurait voulu accepter cette responsabilité. Pour un émigré russe, il était même risqué d'appartenir à une organisation politique qui pouvait être tout à coup accusée d'avoir des sympathies pour un Etat inamical. De plus, aucun des oncles n'eût été acceptable aux yeux des Allemands. Il eût été encore plus difficile de trouver les quelques personnes nécessaires pour former un « Conseil de régence ». Le financement, ou plutôt le manque de fonds, eût été un problème. Beaucoup d'autres difficultés prévisibles auraient rendu impossible la réorganisation concomitante de la direction principale de notre Mouvement. Ce n'était pas non plus le moment de soulever une telle question, alors que l'Europe était au bord de la guerre et que personne ne pouvait prévoir quel serait l'avenir politique.

Nous avons conclu que la meilleure chose à faire était encore de séparer le Chef de la Dynastie de son Centre administratif existant et de conserver les organisations sur place. Nous ne pouvions savoir à l'époque que les développements à venir rendraient certains changements indispensables.

Reconnaissant que certaines questions se posaient, le grand-duc publia une déclaration spéciale dans laquelle il expliquait qu'il allait travailler comme stagiaire dans une usine afin d'apprendre à connaître le monde de l'industrie à la fois du point de vue des travailleurs et de celui de la direction. Il devait pour cela prendre l'identité d'un ouvrier ordinaire, ce qui n'était possible qu'en cachant sa véritable identité. Il n'avait cependant pas l'intention de renoncer à superviser le travail politique dont il avait la responsabilité en tant que Chef de la Dynastie. Il projetait de revenir périodiquement à Saint-Briac où le Secrétariat du Chef de la Dynastie continuerait à avoir son siège. Le Secrétariat serait rebaptisé « Administration des Affaires du Chef de la Dynastie » et serait dirigé par l'ancien Chef du Secrétariat de Sa Majesté impériale, le vice-amiral Graf.

L'Administration diffusa une circulaire précisant que l'adresse officielle du Chef de la Dynastie continuerait à être celle de Saint-Briac, car pour des raisons de sécurité, son adresse en Angleterre ne pouvait être divulguée. On décida aussi que notre représentant en Angleterre, N.N. Gren, serait attaché au Chef de la Dynastie pendant les visites à Londres de ce dernier.

La nouvelle que le grand-duc allait travailler dans une usine fut favorablement accueillie par la plupart des émigrés russes, en particulier les jeunes. Il y avait aussi, inévitablement, ceux qui critiquaient la décision du grand-duc qu'ils considéraient comme une perte de temps ; ils pensaient qu'il aurait dû continuer ses études.

Environ dix jours plus tard, je reçus une lettre du grand-duc datée du 14 mars 1939. Il écrivait qu'il avait de la difficulté à s'adapter à son nouveau style de vie, mais que la direction de l'usine et ses compagnons de travail l'aidaient beaucoup. Jusque-là, son travail avait consisté à apprendre à se servir d'outils à main. Il se levait à 6 heures du matin afin d'être à l'heure à son travail à 7 heures 30. Comme la plupart des ouvriers, il allait au travail à bicyclette. A midi, il rentrait faire un déjeuner rapide et se reposer quelques instants. Les heures de travail de l'après-midi allaient de 13 heures à 17 heures. Il avait une chambre chez un ouvrier. La pièce était petite, de même que la maison elle-même, et il avait de la peine à se déplacer dans cet espace réduit. Heureusement, le lit était très confortable.

Le grand-duc trouvait les gens qu'il rencontrait très aimables et il s'était déjà fait plusieurs amis. De temps à autre, il passait la soirée au pub des ouvriers, expérience qu'il jugeait amusante.

Etant donné le genre de vie auquel il avait été habitué, on peut vraiment apprécier l'effort de volonté et la ténacité qu'il lui fallait afin de ne pas perdre courage et ne pas regretter la décision qu'il avait prise de se lancer dans cette aventure. C'était en vérité une grande occasion pour lui d'acquérir l'expérience de la vie réelle.

Peu avant Pâques, le grand-duc décida d'adresser à l'occasion de cette fête un message à l'émigration russe. Ce message n'était pas vraiment nécessaire, mais nous pensions qu'il permettrait d'établir un dialogue entre le Chef de la Dynastie et les organisations émigrées, en particulier avec le Parti Mladoross. Ces derniers temps, au lieu de se calmer, le Parti Mladoross avait redoublé ses attaques malveillantes contre l'émigration et étrangement adouci son attitude envers le pouvoir soviétique.

Le grand-duc était convaincu qu'un message adressé spécialement au Parti Mladoross serait une imprudence, car il risquerait de provoquer contre eux une animosité inopportune de la part des gens qui n'étaient pas des leurs, tout en faisant naître un certain ressentiment dans leurs rangs. Il semblait plus adroit d'aborder la question indirectement à la fin du message de vœux.

L'atmosphère politique était si tendue que même le contenu d'un message de Pâques demandait beaucoup de doigté. Il nous fallait être prudent en appelant les Russes à renverser le régime soviétique. D'autre part, nous ne pouvions éviter le sujet car c'était notre raison d'être. Je demandai à Biskoupsky son avis sur le texte de ce message. Il suggéra que le texte fût centré sur la lutte contre le communisme athée en général plutôt que sur le combat spécifique contre le pouvoir soviétique. Je rédigeai en détail tout le texte en tenant compte des suggestions de Biskoupsky, précisant pour terminer qu'en accord avec les principes religieux, le Chef de la Dynastie s'efforçait d'établir des relations plus étroites avec les Russes en exil et désapprouvait les organisations qui gênaient ses efforts.

En soumettant au grand-duc mon projet de message de vœux, je lui expliquai les intentions que cachaient les remarques finales. Il comprit vite, et il me répondit le 27 mars 1939 : « Je trouve que votre texte est bon et je pense qu'il serait difficile d'exprimer ces pensées avec plus de clarté et de prudence. »

Le 12 mars 1939, en l'absence du grand-duc, le lieutenant général Apoukhine arriva à Saint-Briac venant de Belgrade. Cet officier était responsable des affaires du Corps de l'Armée et de la Marine impériale et de tous l'ancien personnel militaire. C'était un homme remarquable et moralement irréprochable. Son voyage était payé par les organisations légitimistes de Belgrade ; il était chargé d'exprimer au Chef de la Dynastie les sentiments de loyauté des monarchistes russes de Yougoslavie. Il voulait aussi obtenir directement du Chef de la Dynastie des instructions pour guider son activité en Yougoslavie. Il pensait que le fait de connaître le grand-duc, qu'il n'avait jamais rencontré, faciliterait son travail en tant que personnage principal du Centre principal du Mouvement légitimiste.

Le général Apoukhine décida d'attendre l'arrivée du grand-duc qui devait venir passer quelques jours à Saint-Briac pendant le week-end de Pâques, qui tombait le 8 avril. J'étais content qu'Apoukhine puisse prolonger son séjour car cela allait nous donner l'occasion de bavarder sans hâte. C'est vrai que nous avons pu échanger dans la tranquillité nos idées et nos opinions concernant l'avenir. Je découvris que l'intérêt qu'il portait à mes pensées et mes projets, qui nous ne pouvions partager par lettre, était encore plus grand que mon désir de connaître ses pensées.

Le grand-duc est arrivé le samedi de la Semaine Sainte (le 7 avril) 1939). A notre grande joie nous avons pu passer cette grande Fête ensemble. Il a pu rester jusqu'au 14 avril. Après presque six semaines passées à l'usine, Wladimir Kirillovitch avait l'air d'aller assez bien et il était de bonne humeur. Son stage avançait bien et tout le monde à l'usine était, semblait-il, content de lui.

Il était heureux d'être de retour à Saint-Briac pour quelques jours. C'était pour lui un contraste agréable avec la vie de Stanford. A l'initiative de nos cercles parisiens, l'archimandrite Nikon et plusieurs membres du chœur furent envoyés à Saint-Briac pour y célébrer les matines. Deux chauffeurs de taxi russes de Paris mirent leur voiture à leur disposition gratuitement. Malheureusement les autos étaient en si mauvais état qu'elles durent s'arrêter plusieurs fois pour des réparations mécaniques. Au lieu d'arriver à Saint-Briac tôt le samedi soir, comme prévu, ils arrivèrent à 5 heures le matin de Pâques alors que tout le monde dormait paisiblement, ayant perdu tout espoir de les voir.

Quand nous avons appris plus tard ce matin-là que le Père Nikon et le chœur étaient arrivés, nous avons décidé de repousser l'office à 10 heures afin de leur donner le temps de

récupérer après leur nuit sans sommeil à la suite de pannes d'automobile. Entre temps, nous avons écouté à la radio la retransmission de l'office célébré à la cathédrale de la rue Daru à Paris. A midi, tout le monde, y compris le général Apoukhine, et les officiers de la Garde se retrouvèrent chez le grand-duc pour le déjeuner de Pâques. L'atmosphère était si sympathique que le repas se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Le lundi matin, après l'office, le Père Nikon, le choeur et tous ceux qui avaient participé la veille au repas de Pâques se réunirent à la Villa Argonid autour d'un repas des plus festifs.

La semaine de liberté et de calme du grand-duc à Saint-Briac passa bien vite, troublée seulement par l'intrusion de quelques visiteurs. Le 14 avril 1939, nous avons accompagné Wladimir Kirillovitch à Saint-Malo où il a pris le bateau. Il ne devait pas revenir avant le mois de juin.

Au cours d'une visite à Paris en avril 1939, je fus obligé de rencontrer Alexandre Kasem-Beg plusieurs fois. Il était maintenant persuadé que le jeune Chef de la Dynastie ne suivrait pas le chemin du Parti Mladoross et, apparemment, cela les obligeait, lui et ses plus proches collaborateurs, à rechercher de nouvelles voies pour le Parti en dehors du Mouvement légitimiste. Mais quelles pouvaient être ces voies pour une organisation monarchiste, si elle ne voulait pas suivre le Mouvement du Chef de la Dynastie ?

Kasem-Beg estimait que la voie à suivre était la recherche d'une pénétration à l'intérieur de la Russie et, là-bas, une union avec les forces intérieures monarchistes. Mais la question était de savoir si, à l'intérieur de la Russie, il existait des forces monarchistes organisées. Nous, à l'extérieur de la Russie, nous n'avions aucune information prouvant que de telles forces existaient. Quant à la pénétration à l'intérieur de la Russie, le pouvoir soviétique avait déjà depuis longtemps pris toutes les mesures pour la paralyser. Ses agents provocateurs avaient cherché à s'infiltrer dans toutes les organisations émigrées antisoviétiques actives et à les neutraliser. C'était la raison de la suppression des généraux Koutepov et Miller. D'une façon générale, toutes les tentatives faites par les organisations émigrées pour entrer en contact avec les organisations révolutionnaires anti-soviétiques à l'intérieur de la Russie se terminaient par la capture de leurs chefs dans les mailles du NKVD. Je crains que la rencontre de Kasem-Beg avec le général soviétique comte Ignatiev, qui fit tant de bruit, n'ait été également une tentative pour prendre Kasem-Beg et ses collaborateurs dans les files du NKVD.

Vis-à-vis de son Parti, Kasem-Beg était dans une situation très difficile. Les éléments conservateurs du Parti n'approuvaient pas le « tournant pris vers une co-existence avec les Soviétiques ». Quant aux éléments de gauche qui constituaient une fraction plus faible du Parti, ils n'avaient rien contre cette déviation car ils avaient confiance en Kasem-Beg. L'âme de cette déviation vers l'Union soviétique était indéniablement le rédacteur du journal Mladoross « Bodrost », Ielita-Wilczkowski et son adjoint, le prince Obolensky. Tous les deux étaient des hommes exceptionnels et enthousiastes. Dans le Parti, Wilczkowski était une sorte de Goebbels. Il était évident que le Parti Mladoross allait au-devant de désagréments...

Dans son journal, Kasem-Beg publia un genre de « déclaration » dans lequel il tentait d'expliquer que le Parti Mladoross était organisé de telle façon qu'il n'était pas lié avec le Mouvement du Chef de la Dynastie et que, tout en ayant les mêmes objectifs, il cherchait à les atteindre par d'autres moyens. Cette explication ne convainquit personne, mais elle avait cela de bon qu'elle confirmait les déclarations du Centre du Chef de la Dynastie et qu'elle mit fin aux rumeurs accusant le Centre d'être lié aux Mladoross.

Au cours de ses rencontres avec moi, Kasem-Beg affirmait que dans le Parti, Wilczkowski ne jouait pas le rôle de dirigeant, mais qu'il était complètement subordonné à lui, Kasem-Beg. Cependant, je ne pouvais pas le croire, car, au contraire, au cours des dernières années, j'avais constaté que Wilczkowski avait tout fait pour provoquer la rupture entre Saint-Briac et le Parti. Wilczkowski n'était manifestement pas d'accord avec la ligne de conduite politique de Saint-Briac, et cela, déjà du temps de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Lorsqu'il s'était avéré qu'avec le jeune Chef de la Dynastie, les Mladoross ne joueraient pas non plus le rôle principal, Wilczkowski avait jugé nécessaire de rompre avec Saint-Briac. J'avais même appris que Wilczkowski avait publié une circulaire dans laquelle il disait que

moi, Graf, j'avais trahi les idées Mladoross et que j'avais rejoint le camp ennemi ; par conséquent, il ne fallait plus me faire confiance.

Cette rupture avec le Parti légitimiste n'apporta aucun avantage au Parti Mladoross. Le grand-duc Dmitri Pavlovitch s'éloigna d'eux et le Parti commença à fondre. La rencontre entre Kasem-Beg et Ignatiev ainsi que les articles parus dans la presse des émigrés accusant les chefs du Parti Mladoross d'avoir des liens avec les Soviétiques attira vraisemblablement l'attention des autorités françaises. En effet, lorsque la guerre fut déclarée et que le pouvoir soviétique eut signé un traité avec l'Allemagne, plusieurs dirigeants du Parti Mladoross furent arrêtés par les autorités françaises et placés dans un camp, y compris Kasem-Beg, Chevitch, Tchaptchikov et plusieurs autres. On devait également arrêter Wilczkowski et Obolensky, mais ils réussirent à disparaître.

Ces rendez-vous avec Kasem-Beg en avril 1939 furent mes derniers contacts avec lui.

Contrairement à ce qui était prévu, le grand-duc Wladimir Kirillovitch vint à Paris le 24 mai, à la grande satisfaction de Vera Petrovna Senutovitch qui organisait une soirée de charité au bénéfice des anciens combattants russes invalides. Elle avait été très contrariée à l'idée qu'il ne viendrait pas et j'avais subi ses plaintes continuelles. Les dames qui organisaient cette réception au bénéfice des invalides essayaient chaque année de dépasser les efforts des années précédentes ; il fallait quelque chose de « spécial » pour attirer les gens. Le Chef de la Dynastie était ce « quelque chose de spécial » que Vera Petrovna avait promis à tout le monde cette année-là, si bien qu'elle était hors d'elle à l'idée qu'elle ne pourrait pas tenir sa promesse.

La réception avait lieu au club français élégant, « Le cercle interallié ». Elle débuta à 9 heures par un dîner dans une salle magnifiquement décorée de fleurs. Il y avait quinze tables de vingt couverts chacune. Chaque table était présidée soit par un membre de la famille impériale ou par l'un des organisateurs de la soirée, y compris : le Chef de la Dynastie, le grand-duc Wladimir Kirillovitch, les grands-ducs Boris et André Vladimirovitch, Dmitri Pavlovitch, Gabriel Constantinovitch, ainsi que les Senutovitch, la princesse Mestchersky et la femme de l'amiral Dusmenil. J'étais placé près de Vera Petrovna. Toute la soirée je fus son interlocuteur favori car elle attribuait à mon influence la présence de Wladimir Kirillovitch.

Le dîner fut un grand succès ; il y eut des discours, du champagne, beaucoup de gaieté et d'amusement. Plus tard suivirent un bal et une loterie. On vendit des objets fabriqués par les vétérans. Puis un buffet fut servi. L'assistance et les bénéficiaires dépassèrent toutes les espérances. L'événement fut même décrit dans les journaux français. Ce fut le triomphe de Vera Petrovna

La fille de l'impératrice Hermina, dont j'ai parlé plus haut, assistait au bal. Sa mère l'avait envoyée à Paris perfectionner son français et poursuivre sa formation artistique. A Paris, elle avait pour chaperon Madame Mumm, la soeur de Madame M.K. Chevitch. Les Senutovitch invitèrent le grand-duc, la princesse allemande, Madame Mumm, Madame Chevitch et moi-même à prendre une tasse de thé avant d'aller nous coucher. En buvant le thé, nous avons terminé la soirée à passer en revue avec excitation les péripéties du gala. Il était très tard, plus de 3 heures du matin. Ce devait être la dernière réception somptueuse au profit des anciens combattants invalides auquel assistèrent les membres les plus âgés de la Dynastie. En vérité, ce fut la dernière grande fête de la Russie en exil.

Le lendemain matin, le grand-duc et moi sommes retournés à Saint-Briac. Deux jours plus tard, il est parti pour l'Angleterre. Nous n'allions plus nous revoir d'ici la mi-août à cause de mes vacances.

Le 4 juin 1939, avec ma femme, et mon fils cadet, nous nous sommes mis en route pour la Finlande via Saint-Malo et Paris. Nous avons décidé de passer deux jours à Paris pour voir notre fils aîné qui ne nous accompagnait pas à cause des examens dans son école d'ingénieur. Comme j'étais en congé, je me dispensai avec bonheur de prendre des rendez-vous de travail. Le 7 juin, nous sommes allés à Anvers embarquer pour Helsingfors sur le bateau *Norma*. Le 12 juin, le *Norma* nous débarqua donc à Helsingfors où nous sommes restés jusqu'au 23 juin. De là, nous sommes allés à Tallinn (autrefois Revel), où nous avons été les hôtes de la soeur de ma femme, la baronne v. Fersen. Le 29 juin, laissant là ma

femme et mon fils, je me suis embarqué sur le *Rügen* pour Szczecin (autrefois Stettin) et de là, j'ai continué jusqu'à Berlin, où je suis arrivé le 30 juin.

En parcourant en taxi les rues de Berlin, j'avais l'impression qu'un grand événement était imminent ; l'enthousiasme régnait dans la capitale. Les rues étaient pleines de gens en uniforme, des véhicules militaires passaient à toute allure, il y avait des mouvements de troupes et de matériel militaire, les gens s'arrachaient les journaux, parlaient très fort et l'on entendait des discussions animées. Le nom de la Pologne était souvent cité. On pouvait sentir la tension et l'inquiétude. Schabelsky m'expliqua que les gens étaient pleins d'humeur belliqueuse envers la Pologne et il était question que si la Pologne ne satisfaisait pas les exigences du gouvernement allemand en ce qui concernait Gdansk (anciennement Dantzig) et le « Corridor », l'Allemagne réglerait le problème par la force.

Je retrouvai Biskoupsky chez lui. Il me dit qu'il était particulièrement content de me voir car il faisait peu de doute que la guerre était sur le point d'éclater d'abord en Pologne, puis elle s'étendrait vraisemblablement à la France et à l'Angleterre. Nous allions être séparés pour longtemps. Il était trop pressé pour avoir le temps de parler longuement si bien qu'en nous séparant, il me dit qu'il souhaitait avoir une conversation plus détaillée avec moi dans la soirée.

Schabelsky me dit que Taboritzky m'invitait chez lui où je rencontrerais sa femme. J'avais connu Taboritzky à Munich où, avec Schabelsky, il avait participé à l'assassinat de Nabokov, pour lequel ils avaient passé presque treize ans en prison. Taboritzky était un ancien officier de la « Division sauvage ». Maintenant c'était un ardent nazi, nommé comme agent et inspecteur de la Gestapo au Bureau russe dirigé par Biskoupsky. Sa femme était allemande, elle appartenait au Parti national-socialiste et c'était une nazie encore plus fanatique que lui. Ils avaient un nouveau-né dont ils présumaient qu'il deviendrait un vrai nazi et qui devait, par conséquent, être élevé dès la naissance dans l'esprit nazi. Le fils n'avait que cinq mois, mais son éducation était déjà très dure. Les parents ne se permettaient aucune sentimentalité. L'horaire quotidien était réglé d'une façon très stricte et exécuté à la minute près. Les manifestations de tendresse étaient strictement interdites : il ne fallait ni l'embrasser, ni le bercer, ni le prendre dans les bras. Quand les parents étaient absents pour leur travail (exclusivement au service du Parti), le bébé restait seul dans son berceau. La femme de Taboritzky était une Allemande laide, au cœur sec, totalement dévouée au Parti national-socialiste. Son seul intérêt dans la vie était le Parti, ses meetings, sa formation et sa littérature. Le Führer était son Dieu.

Je fus ahuri de voir comment Taboritzky, vrai Russe pur-sang naguère play-boy insouciant, était devenu un nazi aussi discipliné, amoureux d'une Allemande si ennuyeuse et si pédante. Plus tard, je demandai à Schabelsky : « Est-il possible que Taboritzky soit satisfait de sa vie présente ? » Schabelsky répondit : « Serioja dit qu'il est parfaitement heureux et il croit que les générations futures construiront leur vie selon le modèle nazi. » Je trouvai tout cela incroyable. Il me vint à l'esprit que peut-être Taboritzky était tombé dans les griffes de la Gestapo et qu'il s'était marié selon leurs instructions. Maintenant, craignant d'être arrêté, il était possible qu'il évitât de donner ne serait-ce que l'impression d'enfreindre les règles de cet organe. C'était comme cela que les choses se passaient avec le NKVD communiste russe, prédécesseur du KGB et telles étaient les méthodes employées par eux.

Le 3 juillet 1939, j'étais à la villa du prince Louis Ferdinand à Grunwald. La grande-duchesse Kira Kirillovna me montra son premier-né, le prince Friedrich-Wilhelm. Le prince Louis Ferdinand admit qu'il y avait une menace de guerre, mais il espérait qu'elle n'éclaterait pas. Ses frères et lui avaient été enrôlés.

Le 4 juillet, je pris congé de Biskoupsky. Nous persistions à penser qu'en cas de guerre, la situation changerait de façon si radicale qu'il était impossible de prévoir ce qui allait nous arriver. Les perspectives pour notre cause n'étaient pas brillantes. D'autre part, tout est possible en temps de guerre. Nous n'espérions pas pouvoir nous revoir bientôt. La réalité fut pire encore : nous nous séparions pour toujours. En 1944, Biskoupsky eut une attaque et resta paralysé. Il mourut à Munich en 1945.

Après avoir quitté Biskoupsky, je poursuivis mon voyage et me rendis à Amorbach pour rendre visite à la grande-duchesse Maria Kirillovna. Elle m'avait demandé de venir pour

lui parler en détail des projets de son frère, de son travail à l'usine et de sa situation financière. Je suis arrivé à Amorbach le 5 juillet 1939 au matin. Je fus accueilli par le prince Héritier qui me dit que sa femme était en visite au château de Langenburg et me demandait d'y aller. Il proposa de m'y conduire en voiture. Au château, je rencontrai le vieux prince zu Leiningen. Il donnait l'impression d'être en bonne santé. Le 18 juillet, à peine quinze jours plus tard, un télégramme annonçant sa mort d'un infarctus fut un choc d'autant plus brutal.

Le même jour, le 5 juillet, le prince Héritier me conduisit à Langenburg. Cette journée me resta longtemps en mémoire. Le château de Langenburg, proche de la petite ville du même nom, n'était pas loin de Amorbach. La route traversait des collines et des forêts pittoresques. Je n'avais jamais été à ce château, mais je savais que c'était un des plus anciens et des plus beaux châteaux d'Allemagne. Sa situation au sommet d'une colline escarpée était remarquable, il dominait une vallée et une rangée de collines similaires. C'était une forteresse médiévale classique, avec ses murailles, ses remparts et ses tourelles d'angle. A l'intérieur des épaisses murailles se dressait un bâtiment de trois étages où se trouvaient les logements et au centre duquel il y avait une cour relativement vaste. Les escaliers étaient en pierre et les balcons en bois. Les embrasures de fenêtres et de portes étaient sculptées. Les collines au-dessous du château étaient couvertes de hautes futaies. Le château était entouré d'un fossé rempli d'eau que franchissait un pont-levis conduisant à la porte d'entrée. Le château avait plus de quatre cents ans.

Toute la famille Hohenloe-Langenburg était réunie, à l'exception du prince Héritier qui avait été appelé dans l'armée. Les filles, les princesses Alexandra et Irma, appartenaient à l'organisation locale des femmes nazies. Elles portaient un uniforme et, tous les soirs, assistaient à des conférences et participaient à des exercices de marche. Leur mère, la princesse, n'était pas contente de cette évolution et elle voulait éloigner ses filles de l'organisation nazie.

Maria Kirilovna parut heureuse de me voir. Le prince et la princesse Hohenloe me reçurent si gentiment que je me sentis immédiatement proches d'eux. Ils se faisaient tous du souci au sujet de la situation politique. La princesse soupirait et demandait sans cesse : « Est-il possible qu'il y ait à nouveau la guerre ? » Aucun d'entre eux n'avait de doute quant à une victoire de l'Allemagne ; ils étaient persuadés qu'elle retrouverait sa grandeur passée. Le prince et la princesse étaient hostiles au régime nazi, mais leurs filles le défendaient en mettant en avant ses réalisations.

J'eus une longue conversation avec Maria Kirillovna au sujet de Wladimir. Nous faisons aussi des projets pour un voyage de Maria Kirillovna et de son mari à Saint-Briac, si la situation politique le permettait. Les chances ne nous paraissaient pas grandes.

La famille prenait régulièrement le thé sur une terrasse en plein air couverte de rosiers grimpants. La terrasse était aussi décorée de magnifiques fleurs en pot et de vases de fleurs coupées. La vue de la terrasse était spectaculaire : elle surplombait la vallée, la petite ville de Langenburg noyée dans une verdure dense, et, au loin, une chaîne de collines abruptes couvertes de forêts et les carrés des champs cultivés de diverses couleurs. Il était difficile de s'arracher à cette vue.

Le vieux prince me fit visiter les pièces du château qui étaient réservées aux occasions solennelles, puis il m'emmena dans le parc et sur le flanc des collines au pied du château. Tout ce que je vis portait la trace des siècles passés. Tout avait été créé par les ancêtres du prince et était ainsi relié à la longue histoire de leur famille. Il était facile de comprendre pourquoi, les actuels propriétaires du château l'aimaient tant et lui étaient si attachés, en dépit du fardeau sans cesse croissant que représentait son entretien. Le château avait même un fantôme, bien que la résidence habituelle des fantômes soit les châteaux anglais.

Selon la tradition, nous avons dîné solennellement dans la salle à manger. Les plats étaient servis par des valets en livrée. Les dames étaient en robe du soir et les hommes en smoking. Notre hôtesse proposa une partie de bridge après que le café eut été servi au salon. Toute la soirée fut agréable et pleine d'entrain. Lorsque tout le monde se fut retiré, je continuai à bavarder avec Maria Kirillovna dans son salon privé. Nous avons évoqué ses parents et les années envolées. Pendant notre conversation, un violent orage s'approchait. Par moments, les éclairs illuminaient la pièce, suivis de coups de tonnerre assourdissants.

On avait l'impression, à tort, que la foudre frappait les tours du château. Maria Kirillovna me raconta que la foudre était tombée plusieurs fois sur les tours et que les dommages et les incendies n'avaient été évités que grâce aux paratonnerres.

On me donna une chambre magnifique dans une aile assez récemment restaurée et dotée de tout le confort moderne. Le lendemain, en dépit de mon départ matinal à 6 heures du matin pour prendre le train à Langenbourg, la grande-duchesse sortit sur le balcon pour prendre congé de moi, selon sa promesse de la veille. Ce devait être la dernière fois que je la voyais. Je n'ai conservé d'elle que les meilleurs souvenirs. C'était une personne merveilleuse de bonté et de gentillesse.

La première partie du voyage, de Langenbourg à Stuttgart, s'effectua sur une voie étroite. A Stuttgart, j'attendis huit heures le train de Paris. C'était ma première visite à Stuttgart, capitale de l'ancien royaume de Wurtemberg. Bien que la ville fût belle et chargée d'histoire, sa saison estivale était ennuyeuse. Les huit heures que j'y passai à attendre un train ne me firent guère plaisir. Je visitai le palais royal, les monuments des ducs et des rois, le musée, le jardin botanique et le parc sans arriver au bout des huit heures. Je ne savais pas comment remplir le reste du temps.

Vers le soir, après avoir dîné dans un restaurant, je me promenai le long de la rue principale. Je rencontrai un homme qui vendait des billets pour une « loterie-éclair » (Blitz-Loterie) C'était une loterie qui se tirait sur le champ. Tout était instantané, ou « Blitz », en ce temps-là en Allemagne. Même leur Führer, Hitler, prenait des décisions rapides comme l'éclair, qui, par conséquent, n'étaient pas les meilleures. Le billet coûtait 10 Pfennigs (100 pfennigs = 1 mark) et le gros lot, qui sortait rarement, était 20 marks. Je pensai que ce serait amusant d'essayer la loterie et il me semblait, je ne sais pourquoi, que j'allais gagner les 20 marks. Je dis en plaisantant : « Vous allez voir, je vais gagner les 20 marks. » Incrédule, l'Allemand me répondit, en plaisantant lui aussi : « Bien sûr ! » A son grand étonnement, j'ai vraiment gagné les 20 marks. En comptant les marks de papier, il secouait la tête en disant : « Ce n'est jamais arrivé dans ma loterie que le joueur prédise le numéro gagnant. » Comme je m'éloignai, je l'entendis crier dans ma direction : « Voilà un homme qui vient de gagner 20 marks. Achetez mes billets ! » Les passants me regardaient avec curiosité pendant que le vendeur de billets leur racontait comment cet « événement extraordinaire » était survenu.

Mon train arriva enfin. Je partageais un compartiment avec un homme d'affaires allemand qui menait des transactions importantes et lucratives avec les Français. Il allait à Paris pour négocier un de ces contrats. Il était très bavard, si bien que nous avons discuté de la question la plus brûlante du jour, la menace de guerre. Les perspectives de guerre avec la France exaspéraient tellement mon compagnon qu'il s'efforça de me convaincre qu'une guerre entre la France et l'Allemagne était une absurdité. Il déclara que le meilleur arrangement pour les deux pays était de vivre en paix et de faire du commerce. J'approuvais totalement sa position, mais je me sentis obligé de lui rappeler que l'état d'esprit qui régnait des deux côtés était loin d'être amical et qu'il était hors de question de considérer qu'une collaboration amicale fût possible. Les Français continuaient à détester les « Boches » et à se méfier d'eux.

Le 8 juillet 1939, j'étais à Paris où j'ai retrouvé mon fils aîné qui avait brillamment réussi ses examens. Nous sommes partis ensemble pour Saint-Briac .

Juillet est un mois agréable sur notre « Côte d'émeraude ». Nous avons profité du soleil, de la mer et de la tranquillité. La nôtre fut interrompue par l'arrivée d'un étudiant allemand, Wolfgang Debritz, ami d'enfance de Wladimir Kirillovitch à Cobourg. Sa venue venait troubler notre quiétude, mais elle nous faisait néanmoins plaisir, car elle annonçait l'arrivée du grand-duc pour ses vacances.

Dès que mon retour à Saint-Briac fut connu, notre « machine politique » reprit son activité. Du courrier, des télégrammes et des visiteurs commencèrent à affluer. Par écrit, je donnai au grand-duc mes impressions sur l'état d'esprit des gens en Finlande, en Estonie et en particulier en Allemagne. Je ne lui cachais pas que j'étais convaincu que l'Europe allait très rapidement se retrouver en état de guerre.

Je demandai à ma femme de hâter son retour d'Estonie. Elle rentra le 25 juillet.

Dans sa réponse, Wladimir Kirillovitch m'écrivit qu'il ne pourrait pas venir à Saint-Briac avant le début du mois d'août, lorsque l'usine fermerait pendant une semaine. Il ne pouvait pas demander de congé parce qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois. Même le 18 juillet, quand nous avons reçu le télégramme de Maria Kirillovna annonçant la mort soudaine de son beau-père, le prince zu Leiningen, Wladimir Kirilovitch, qui aurait dû assister aux funérailles, n'avait pas pu obtenir le congé nécessaire. Finalement, le grand-duc fut en mesure de m'annoncer qu'il arriverait le 7 août.

Le général Levchine avait hâte que le retour du grand-duc à Saint-Briac soit fixé afin de pouvoir choisir une date pour la réunion du nouveau conseil. Nous avons donc pu décider que le conseil se réunirait les 12, 13 et 14 août. Saint-Briac avait été choisi comme lieu de réunion parce que c'était un endroit sûr et commode pour Wladimir Kirillovitch et, de plus, très tranquille. Le général Levchine communiqua les noms des seize membres du conseil : le général Levchine, le colonel Khitrovo, le prince et la princesse Volkonsky (le prince avait été membre de la Douma avant la Révolution), le général Arkhangelsky de l'Union générale militaire, Semenov (rédacteur en chef de « La Renaissance »), le général comte Nieroth et le capitaine Skalsky de l'Organisation du Fonds monétaire, le général Tikhmenev, l'archiprêtre Timofeev représentant le métropolite Anastase, l'archiprêtre Trotsky représentant le métropolite Euloge, Romanov et le prince Golitsyne de l'Organisation « Sainte Russie ». Il y avait trois autres personnes dont j'ai oublié les noms et qui représentaient des groupes politiques, que j'ai également oubliés. Un des participants qui n'étaient pas membre du conseil était Pianitsky, rédacteur d'un petit organe qui nous était hostile et qui manquait de manières, comme nous devons le découvrir plus tard. Je ne connaissais pas cet homme, mais Levchine insistait pour qu'il fût présent.

Je me rendais parfaitement compte que Levchine voulait inclure dans la liste des éléments opposés à l'Administration du Mouvement légitimiste pour tenter d'y introduire des hommes comme Semenov, Romanov et Golitsyne ; l'objectif principal était en réalité d'arriver à former un centre qui dirigerait l'ensemble du Mouvement en étant subordonné d'une façon purement nominale au Chef de la Dynastie, absorbé par la poursuite de ses études. Pour le moment, je ne voulais pas faire obstacle à la machination de Levchine parce que mon opposition à la composition du conseil ou au choix d'un quelconque de ses protégés eût été interprétée comme un monopole de pouvoir ou comme le désir de barrer la route à des personnes bien intentionnées désireuses de réactiver le Mouvement. De plus, j'étais persuadé qu'il allait échouer.

L'ordre du jour du conseil comprenait les sujets suivants : a) mettre le Chef de la Dynastie au courant des aspirations de l'émigration, b) discuter de la situation politique mondiale, c) discuter de la situation intérieure de l'URSS et d) discuter avec le Chef de la Dynastie de questions relatives à la direction du Mouvement monarchiste légitimiste.

Dès le départ, le grand-duc avait été opposé à l'idée d'un conseil. Il se rendait compte que sa position pouvait devenir délicate si l'on venait à débattre de la conduite des affaires courantes du Mouvement légitimiste pendant qu'il était absorbé par ses études. Bien que ceux d'entre nous qui avaient le plus d'expérience eussent le sentiment que la date du conseil était mal choisie, nous fûmes tous d'accord pour dire que si l'on s'opposait à la tenue de la réunion ou si on la remettait à plus tard, la popularité du grand-duc en souffrirait ; en effet une des raisons de la tenue de ce conseil était le désir supposé des émigrés russes de connaître les vues de Wladimir Kirillovitch sur différentes questions.

Je réussis à convaincre le grand-duc qu'il serait dans son intérêt, pour améliorer son image, de donner son accord à la réunion du conseil, étant donné que le rôle du conseil était purement consultatif ; le pouvoir de décision serait en effet réservé au Chef de la Dynastie qui en avait le droit exclusif.

Puis se posa la question de savoir s'il fallait inviter au conseil plusieurs autres membres de la Famille impériale qui avaient un certain poids politique, bien que Wladimir Kirillovitch eût eu auparavant peu de contacts avec eux. Parmi eux, il y avait le prince Roman Petrovitch, le fils du grand-duc Pierre Nicolaevitch, et le prince Nikita Alexandrovitch, qui venait au troisième rang dans la succession du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et le seul de ses fils qui eût jamais essayé de jouer un rôle politique. Sans lui donner mon avis, je

laissai le grand-duc décider s'il fallait les inviter ou pas. Dans sa lettre du 20 juillet 1939, le grand-duc m'écrivit que ses précédentes tentatives pour entrer en contact avec eux par l'intermédiaire du grand-duc André Vladimirovitch étaient restés sans réponse, si bien qu'il n'y avait aucune raison de croire qu'ils réagiraient différemment cette fois-ci. La question resta donc sans suite.

Wladimir Kirillovitch arriva d'Angleterre le 7 août 1939. Il était très heureux de se retrouver à Saint-Briac et d'être avec ses amis. Il n'avait qu'une semaine de vacances. J'étais désolé à l'idée qu'il lui fallait sacrifier au conseil trois de ses sept jours de liberté.

Le 11 août 1939, les membres du conseil commencèrent à arriver. Il était facile de trouver à les loger car la fin de la saison d'été approchait et la plupart des hôtels étaient vides. La première réunion se tint le 12 août à la villa du grand-duc. La présence des trois officiers de la sécurité qui étaient de service en assura le bon déroulement. Les membres siégeaient autour de la grande table de la salle à manger.

Le premier jour, avec ses sessions du matin et de l'après-midi, fut consacré à la situation politique et économique en Russie, dans l'émigration et dans le monde. Semenov fit un des exposés. La journée fut intéressante pour le grand-duc et elle se passa dans le calme. Le lendemain 13 août fut consacré à la discussion de notre travail à l'intérieur du Mouvement. Comme on pouvait s'y attendre, il y eut des critiques. Des interventions particulièrement sévères furent faites par Levchine, Semenov et l'invité inattendu déjà nommé, Piatnitsky. L'attitude agressive et démagogique de ce dernier éveilla l'hostilité de la majorité des membres du conseil, sans compter que, de plus, ses allégations étaient fausses et sans fondement. Un tel comportement en présence du jeune Chef de la Dynastie était extrêmement inconvenant. Lorsque certains membres lui en firent le reproche, Piatnitsky leur répondit avec insolence. Le grand-duc aurait peut-être dû l'arrêter, mais il ne le fit pas. Après la réunion, je réprimandai Levchine pour avoir invité un individu aussi ignorant et mal élevé. Levchine tenta de me persuader que l'homme était très influent parmi ceux qui étaient associés à son journal et que c'était un monarchiste loyal en dépit des apparences.

Les soirées se passèrent en délibérations et échanges informels d'opinions. Je pris part à quelques-unes de ces séances, mais pas le grand-duc.

Le Président de l'Union militaire générale, le général Arkhangelsky, nous fit une impression extrêmement favorable. Bien qu'il représentât une organisation dont les vues étaient divergentes des nôtres, il avait de la sympathie pour notre cause et il était tout à fait objectif. En exposant l'idéologie de l'Union militaire générale, il n'essaya pas de l'infléchir vers la monarchie. Comme auparavant, les dirigeants du ROVS conservaient leur politique de « non-prédétermination », bien que leur position eût été maintenant modifiée pour inclure une coopération avec les monarchistes dans le combat contre le communisme.

Au cours des sessions informelles, des dissensions étaient nées parmi les membres du conseil au sujet de la restructuration de la direction du Mouvement légitimiste. Ces messieurs réussirent finalement à rédiger une proposition qui était jusqu'à un certain point acceptable par la majorité. Cette proposition fut soumise à l'examen du Chef de la Dynastie le troisième et dernier jour des réunions. Elle prévoyait qu'un conseil comprenant des représentants des principales organisations affiliées au Mouvement monarchiste serait adjoint au Chef de la Dynastie. Ce conseil désignerait un groupe exécutif responsable de l'administration du Mouvement au niveau local. De l'opinion générale, il était souhaitable que le Chef de la Dynastie donnât pouvoir au conseil d'exécuter le travail sous sa propre responsabilité. L'Administration du Chef de la Dynastie, dirigée par moi, serait uniquement en charge des affaires privées du Chef de la Dynastie et serait complètement mise à l'écart du travail politique.

La question se posa de savoir comment financer le conseil. Les fonds nécessaires pour l'entretien du conseil exécutif, composé d'au moins cinq ou six membres, pour son travail et ses voyages demanderait au moins 15.000 francs par mois. Tous les regards se tournèrent vers les organisateurs du financement, le comte Nieroth et Skalsky. Ils déclarèrent catégoriquement que la création du fonds en était à ses débuts, si bien qu'ils n'étaient pas en mesure de promettre de fournir une quelconque somme d'argent. Ils ne

pouvaient même pas garantir, à ce stade de la mise en route, que le fonds serait viable, ni prédire la réaction de l'émigration devant cette collecte d'argent.

On souleva aussi la question du siège du conseil. La majorité était en faveur de Paris, aussi longtemps que la résidence permanente du Chef de la Dynastie ne serait pas Saint-Briac. L'évolution des événements déterminerait plus tard où il convenait d'installer le siège principal du conseil. On proposa aussi de nommer à la tête de ce conseil le prince Volkonsky, âgé de quatre-vingts ans, parce qu'il avait été Vice-président de l'ancienne Douma et aussi parce que c'était un homme politique d'expérience qui jouissait d'une certaine notoriété.

On attendait de ma part des objections à la proposition, mais je n'en fis rien. J'avais de sérieux doutes quant à la réalisation possible un jour de ce projet. En plus des problèmes financiers, il y avait beaucoup d'autres obstacles sérieux. Il y avait le problème du choix des membres du conseil, celui des difficultés pour obtenir une approbation consensuelle de la coordination des actions du conseil avec celles du Mouvement existant ; il y avait aussi le traitement difficile des affaires sans lien avec l'émigration et, enfin, l'opposition à la réorganisation de la part de la majorité de nos anciens dirigeants pleins d'expérience. Mais le principal obstacle à la mise en route du projet restait l'imminence de la guerre.

Le grand-duc ne découragea à aucun moment la discussion du projet, mais quand vint l'heure de nous séparer, il déclara que la réorganisation envisagée était une affaire compliquée qui ne pouvait être résolue sur la base d'une proposition préliminaire. Il était d'accord, en principe, pour dire qu'une certaine réorganisation était nécessaire, car, et c'était regrettable, ses études l'empêchaient de se consacrer au travail politique qui était indispensable. Il confia au prince Volkonsky et à Levchine le soin de rédiger un avant-projet de réorganisation qui lui serait présenté lors de sa prochaine visite à Saint-Briac.

La clôture du conseil fut suivie d'un déjeuner d'adieu au cours duquel le Chef de la Dynastie remercia les membres du conseil pour leur travail. Leur attitude amicale envers moi et les compliments que me firent les personnes de la part de qui l'on en attendait le moins me firent sentir que les participants portaient satisfaction et de bonne humeur : ils louèrent mon travail acharné, mon activité infatigable et mon dévouement au Chef de la Dynastie et à la Cause...

Le conseil servit à réduire une grande partie de la tension qui existait entre les dirigeants des organisations qui avaient décidé de rejoindre le Mouvement conduit par le Chef de la Dynastie. Les réunions s'étaient tenues deux semaines seulement avant la déclaration de guerre, si bien qu'il était difficile d'admettre qu'aucun des délégués, hormis le colonel Hitrovo, ne se soit montré conscient que la guerre était proche et inévitable. L'attitude générale avait été : « Oh, vous savez que la France et l'Angleterre ne veulent pas la guerre et Hitler n'osera pas attaquer la Pologne par peur de représailles de la part des Alliés. » L'émigration russe en France continua à avoir confiance en la puissance des Alliés, ne se rendant pas compte que la France avait négligé ses forces armées. Les Russes ne pouvaient pas non plus croire que les Allemands avaient été réellement capables de créer une si grande force militaire en si peu de temps.

A Saint-Briac, nous n'avions pas, d'après les journaux et les comptes-rendus radiophoniques, un tableau suffisamment clair de la suite de ces développements pour être capables d'apprécier la proximité de la guerre. Ces deux médias rendaient la situation encore plus confuse en altérant ou en déformant les faits et en ajoutant leurs propres commentaires. Comme nous détestions tous l'idée de la guerre, nous nous accrochions anxieusement à toute information qui pouvait nous conforter dans l'espoir qu'il n'y aurait pas de guerre.

Les jours qui suivirent la réunion du conseil furent des jours de grande inquiétude pour le grand-duc et pour moi. Son congé se terminant le 30 août, Wladimir Kirillovitch devait décider s'il fallait retourner en Angleterre ou bien rester à Saint-Briac attendre la suite des événements. J'étais d'avis qu'il devait rester à Saint-Briac, d'abord et avant tout pour sa sécurité personnelle. Pendant que le premier coup serait porté à la Pologne, le second prendrait vraisemblablement la forme d'une attaque aérienne massive contre l'Angleterre, concentrée sur les centres industriels, y compris probablement l'usine de Stanford où

travaillait le grand-duc. D'autres facteurs faisaient penser qu'il valait mieux qu'il reste à Saint-Briac. La déclaration de guerre restreindrait immédiatement la liberté de mouvement des personnes, en particulier celle des étrangers, et un contrôle postal serait mis en place. Si le grand-duc était en Angleterre, ses communications avec Saint-Briac risquaient d'être coupées, et même son retour ici impossible. Le grand-duc se rendit à mes arguments et décida de ne pas quitter Saint-Briac. Il informa par télégramme le directeur de l'usine de sa décision.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939 fut une belle journée. Ce fut aussi un jour d'angoisse. Comme le soir approchait, on entendit la sonnerie ininterrompue des cloches qui venait de toutes les directions. Nous savions ce que cette sonnerie signifiait, et nous nous y attendions. Hélas, ce n'était pas l'annonce de bonnes nouvelles, mais au contraire, la proclamation de la mobilisation générale.

Le 2 septembre 1939, la déclaration du Premier ministre Daladier fut diffusée à la radio ; il annonçait que l'Allemagne avait attaqué la Pologne et que, selon ses engagements envers la Pologne, la France avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Une déclaration semblable fut faite par le roi d'Angleterre.

La Deuxième Guerre mondiale avait commencé avec ses cinq années de destruction. La guerre qui devait ébranler le monde entier allait avoir un impact similaire sur la Russie en exil. A la fin de la guerre, la Russie en exil n'avait pas disparu, mais elle avait été vraiment transformée. Elle ne représentait plus un groupe distinct de gens brillants. De nombreux émigrés de 1917 étaient morts, d'autres avaient vieilli et abandonné tout espoir de retourner dans leur patrie. Beaucoup avaient été forcés d'abandonner les nouveaux foyers qu'ils s'étaient construits pour gagner d'autres pays. La Russie en exil fut incapable de perpétuer ses façons de vivre à travers la nouvelle génération à cause du processus d'assimilation. La première génération des enfants d'émigrés nés en dehors de la Russie adopta les habitudes et les valeurs des pays où ils étaient nés.

Le Rideau de fer fut particulièrement néfaste pour la Russie en exil, car il détacha du reste de l'Europe l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, l'Allemagne de l'Est, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Bessarabie, la Yougoslavie et la Bulgarie où le nombre d'émigrés russes était particulièrement élevé.

La Deuxième Guerre mondiale avait commencé. La Première Guerre mondiale avait entraîné la chute de nombreux régimes. Ceux qui avaient perdu la guerre tombèrent et ceux qui avaient gagné étaient devenus plus forts. On pouvait s'attendre à ce que la Seconde Guerre mondiale apportât les mêmes changements. Il fallait prévoir l'arrivée de grands bouleversements en Russie, changements qui, à leur tour, pouvaient conduire à la réalisation des espoirs des émigrés russes. Les Russes (Soviétiques) chercheraient peut-être à renverser le gouvernement communiste qu'ils accuseraient de les avoir entraînés dans la guerre. Des millions de gens, mobilisés pour la guerre, recevaient des armes...

La nation française ne voulait pas la guerre ; les Français n'en voyaient vraiment pas la nécessité. La même répugnance à combattre imprégnait le gouvernement français depuis la fin de la Première Guerre mondiale. La France n'était pas du tout préparée à mener une guerre. Le même état d'esprit régnait en Angleterre ; le gouvernement anglais voulait éviter la guerre à tout prix. Supposons qu'en ce moment critique, on eût demandé aux Français s'il fallait que la France entre dans la guerre pour honorer ses engagements envers la Pologne, je ne crois pas me tromper en disant que la majorité d'entre eux auraient répondu par la négative. Autour de Saint-Briac, l'annonce de la mobilisation eut un effet démoralisant, les femmes pleuraient et les hommes maudissaient ouvertement leur gouvernement qui n'avait pas su éviter la guerre. Le pessimisme régnait dans tous les esprits. Mais la guerre avait commencé. Personne ne pouvait l'arrêter. Chaque heure qui passait, chaque minute, voyait la situation se compliquer. Les nations étaient aspirées dans la guerre comme dans un tourbillon.

Au commencement, une action militaire rapide ne fut menée qu'en Pologne. Les Allemands appliquaient leur nouveau principe mis au point de la « Guerre-éclair » (Blitzkrieg). Toutes leurs forces militaires étaient motorisées : l'infanterie, les tanks, l'artillerie. Leurs actions militaires étaient précises et méthodiques, l'action terrestre étant coordonnée

sans difficulté avec les frappes aériennes, tout cela exécuté selon un plan de guerre soigneusement détaillé. Exploitant au maximum la mécanisation, les actions des Allemands étaient à la lettre rapides comme l'éclair.

L'armée polonaise n'offrit pas aux Allemands de résistance significative. Le gouvernement polonais et le commandant des Forces armées de la République polonaise, le maréchal Ridz Smigly, révélèrent de façon extrêmement claire que le pays n'était absolument pas préparé à la guerre. Ils faisaient maintenant appel à l'Angleterre et à la France pour recevoir l'assistance promise, que ni l'Angleterre ni la France n'étaient en mesure de leur apporter étant donné leur propre manque de préparation.

Il était impossible de prédire ce qui attendait la France et l'Europe dans le proche avenir. La crédulité française permettait à cette nation d'espérer qu'après la fin de la guerre avec la Pologne, la paix reviendrait. Ils n'arrivaient pas à croire que les Allemands oseraient attaquer l'imprenable Ligne Maginot. Le Français savait dans son cœur que la France était bien protégée. Il régnait, néanmoins, une grande appréhension au sujet des raids aériens.

La guerre avait coupé le grand-duc de ses deux soeurs, et, politiquement, du général Biskoupsky. Le volume de la correspondance diminua immédiatement lorsque nos communications avec l'émigration s'arrêtèrent. La question de la formation d'un conseil attaché au Chef de la Dynastie fut abandonnée, de même que celle de la création d'un fonds monétaire.

Au cours de cette période initiale de la guerre, la sécurité de Wladimir Kirillovitch fut entièrement assurée à Saint-Briac, cependant, c'était bien sûr pour moi un sujet d'inquiétude grandissante. Il était peu vraisemblable qu'une attaque aérienne eût lieu parce qu'à proximité immédiate il n'y avait ni cible stratégique ni voie de communication vitale. Il n'y avait pas non plus sur la côte d'endroit favorable à un débarquement et pas non plus de base militaire dans le voisinage. Le port était on ne peut plus sûr.

Saint-Briac était aussi l'endroit idéal pour être le siège de notre activité politique car il offrait un point central fixe pour le grand-duc et pour le Centre principal, ne nécessitant aucun nouveau mode de communication. Le grand-duc pouvait séjourner dans sa résidence principale, dans sa propriété où tout le monde le connaissait. S'il avait changé de lieu de résidence, il se serait exposé aux soupçons qu'entretennent habituellement la police locale et les voisins à l'égard de nouveaux venus. D'un point de vue financier, le grand-duc pouvait habiter dans sa propre villa beaucoup plus économiquement que s'il avait choisi de vivre dans une grande ville. Nous avions aussi à envisager la possibilité d'être coupés, par suite de la guerre, de nos principales sources de revenus qui se trouvaient hors de France. Il était évident, au vu de toutes ces considérations, que le grand-duc avait intérêt à rester à Saint-Briac. De ce poste stratégique, il pouvait observer calmement le cours des événements et prendre les décisions nécessaires.

Toutes ces considérations avaient l'approbation du grand-duc. Il déclara même catégoriquement qu'il ne quitterait pas Saint-Briac à moins d'y être forcé par les circonstances. Il n'avait aucun désir de vivre avec l'Infante d'Espagne, ni avec le roi de Roumanie, et pas non plus en Angleterre avec toute la famille de la grande duchesse Xenia Alexandrovna. Cependant, des événements inattendus peuvent se produire en temps de guerre, si bien que le grand-duc obtint l'assurance d'une invitation de l'Infante Béatrice. L'invitation s'adressait non seulement à Wladimir Kirillovitch, mais aussi à ma famille et à moi-même. Je pris le soin de tenir toujours prêts les papiers nécessaires à un voyage.

Il y eut, bien entendu, les gens qui critiquèrent notre décision de rester à Saint-Briac. De nombreuses personnes nous submergèrent de leurs conseils et l'on nous proposa même de partir immédiatement en Espagne, en Yougoslavie ou aux Etats-Unis.

Aussitôt après la déclaration de guerre, la région de Saint-Briac subit des changements. Les hommes mobilisés partaient les uns après les autres. On installait des hôpitaux dans les grands hôtels de Dinard. Notre médecin, le docteur Le Dantec, fut appelé sous les drapeaux et il revêtit un uniforme de colonel du corps de santé militaire. Il fut nommé responsable des hôpitaux locaux. Les habitants continuaient à être d'humeur dépressive car ils n'était pas encore habitués aux conditions de la guerre, ils n'arrivaient même pas à croire à la réalité de la guerre.

Les journaux et la radio relataient les brillants succès allemands en Pologne. Il ne fallut que deux semaines environ aux Allemands pour occuper complètement ce pays. Entre temps, les Soviétiques avaient occupé la Volhynie. Les Pays baltes et la Finlande étaient menacés.

D'une manière générale, la population locale, qui était habituée au grand-duc et à son entourage depuis de nombreuses années, continuait à avoir confiance en lui. Il y avait, néanmoins, des voix malveillantes qui disaient qu'étant donné que les sœurs de Wladimir Kirillovitch étaient mariées à des Allemands et que les Russes étaient alliés aux Allemands, il était difficile de savoir où allaient les sympathies du grand-duc et de son entourage. Nos bonnes relations avec la population et les autorités locales l'emportèrent et les murmures se turent.

Vers la fin de septembre, Saint-Briac commença à accueillir des nouveaux venus russes. Devant l'imminence de raids aériens, les autorités avaient ordonné l'évacuation des enfants de Paris et d'autres centres industriels. Au cours de l'année qui avait précédé la guerre, des plans d'évacuation de Paris avaient été établis. Toutes les écoles avaient dû préciser quelle destination elles préféraient pour l'évacuation de leurs élèves. Le directeur du Lycée russe, B.A. Dourov, avait demandé au grand-duc la permission de donner le nom de Saint-Briac. Le grand-duc avait accepté, en pensant que le plan ne serait jamais appliqué. Et c'est ainsi que trente-cinq enfants furent immédiatement envoyés à Saint-Briac, sans tenir compte de l'avis de leurs parents. Sous les auspices du maire de Saint-Briac, Monsieur Dambreville, ils furent hébergés dans une belle maison qui servait en temps normal de colonie de vacances aux enfants d'un pensionnat catholique. Leurs professeurs furent aussi confortablement logés. Les études reprurent rapidement leur cours normal.

Plusieurs familles russes, qui n'avaient rien à voir avec les enfants évacués, vinrent aussi à Saint-Briac chercher refuge loin des tensions générées à Paris par la guerre et, en particulier par les raids aériens tant redoutés. De façon soudaine et inattendue, Saint-Briac se retrouva inondé de Russes et, jusqu'à un certain point, il se russifia. Cela était assez agréable pour nous, les résidents permanents, car cela mettait de l'animation dans notre vie. Cependant, cet afflux de Russes ne manqua pas de causer des problèmes, en particulier pour moi. Il fallait que je veille à ce que les nouveaux arrivants n'amointrissent pas, par des déclarations inconsidérées ou des critiques dirigées contre les autorités françaises, la bonne volonté de la population qui avait été jusque-là soigneusement entretenue par le grand-duc et son entourage.

La « Sûreté Nationale » de Saint-Malo, responsable de la surveillance des étrangers de la région, eut connaissance de l'arrivée des Russes. Comme leurs agents avaient peu l'habitude des Russes, ils venaient constamment me demander conseil. Au courant de mes bons rapports avec les autorités, les nouveaux arrivants s'adressaient à moi pour que je les aide dans leurs démarches administratives. Ainsi, le Bureau du Chef de la Dynastie prit sur lui des responsabilités en tant qu'organisme de liaison entre les Russes et les autorités françaises. Cet arrangement fonctionna bien, car l'ordre fut maintenu et aucun incident déplaisant ne se produisit.

A mesure que ces nouvelles habitudes se mettaient en place, il devint évident que le grand-duc allait être obligé de rester à Saint-Briac pour une période indéterminée. Dans ces conditions, comment pourrait-il poursuivre concrètement ses études ? Comme la guerre donnait une importance spéciale aux questions militaires, sur mes conseils, le grand-duc accepta avec empressement de suivre un cours de science militaire. Je connaissais l'existence à Paris d'un certain général Golovine, qui, en tant que membre de l'Etat-major général, était chargé de donner des cours de sciences militaires. Ces cours étaient basés, jusqu'à un certain point, sur les programmes de l'ancienne Académie russe de l'Etat major général. J'écrivis donc au général Golovine pour lui demander de mettre au point un programme de sciences militaires à l'intention de Wladimir Kirillovitch et de désigner un professeur capable de superviser ses études et de venir de temps en temps à Saint-Briac lui donner des cours et vérifier ses progrès. Le général donna aimablement son accord au projet. Il désigna comme professeur pour le grand-duc le colonel de l'Etat major général Zaitsev qui donnait des cours à Paris.

Le colonel Zaitsev venait une fois par mois pour une visite de quatre ou cinq jours. Il faisait des exposés et donnait au grand-duc des problèmes tactiques à résoudre et des devoirs. Tous les matins, je travaillais avec le grand-duc et ce travail était à la fois agréable et profitable ; nous découvrîmes que le grand-duc avait un penchant naturel pour cette matière.

Le grand-duc devait, me semblait-il, se familiariser avec d'autres aspects du gouvernement russe, à la fois présent et passé, y compris les finances et les affaires intérieures, les relations de travail... Je pris contact avec des professeurs et d'anciens fonctionnaires experts en ces matières et leur demandai de préparer des cours sur leurs matières respectives. J'étais capable de présenter au grand-duc ces cours ainsi préparés. Nous avons aussi pris l'habitude de mettre à profit le passage à Saint-Briac de visiteurs compétents pour leur demander de lui faire des exposés sur les matières qui leur étaient familières. Par exemple, l'avocat Niedermiller fit un exposé sur l'organisation du barreau russe et sur le fonctionnement des tribunaux russes. L'ancien ambassadeur russe Botkine fit un exposé sur le service diplomatique en Russie et sur la politique européenne de la Russie avant la Première Guerre mondiale. Le colonel Hitrovo parla, lui, de l'artillerie dans la Première Guerre. De cette façon, le grand-duc était initié à des sujets qui élargissaient son horizon et pouvaient lui être utiles.

La meilleure façon pour Wladimir Kirilovitch d'apprendre les arts militaires était de suivre l'évolution des campagnes militaires qui étaient en train de se dérouler et d'essayer de les comprendre. C'est ce qu'il faisait avec mon aide. Il suivait attentivement l'action militaire. Sur la carte, nous marquions les avances de l'armée allemande en Pologne. Nous écoutions les émissions radiophoniques et attendions avec impatience l'arrivée des journaux français du matin et du soir. Nous n'avons jamais douté de la victoire allemande en Pologne, mais nous ne nous attendions pas du tout à une défaite aussi honteuse et une impréparation aussi criminelle de l'armée polonaise.

Le 29 septembre 1939, la presse française annonça que le gouvernement allemand avait décrété l'évacuation immédiate de tous les « Volksdeutsche » (citoyens d'ascendance allemande) d'Estonie et de Lettonie. La communauté des émigrés russes fut bouleversée parce que beaucoup avaient des parents parmi les Baltes d'origine allemande et, en effet, nombre d'entre eux étaient des Baltes d'origine allemande. Les 86.000 « Volksdeutsche » d'Estonie et de Lettonie furent envoyés en Pologne occidentale. Les Polonais qui étaient chassés de leurs domaines et de leurs maisons pour leur céder la place étaient envoyés comme travailleurs en Allemagne. Ces Polonais chassés de chez eux ressentaient inévitablement de la haine envers les Germano-Russes évacués, même si ces derniers n'étaient pas responsables de ce qui était arrivé. Cette évacuation faite dans l'urgence apportait la confirmation que l'Estonie et la Lettonie devaient être bientôt occupées par les Soviétiques.

Le 7 octobre 1939, le Premier ministre Daladier répondit à l'offre de paix de Hitler en déclarant que la France ne déposerait pas les armes avant que l'Allemagne n'ait garanti la paix en rétablissant la Pologne dans ses anciennes frontières.

Le 10 octobre 1939, dans un discours prononcé au Sporting Palace, Hitler réaffirma la volonté allemande de conclure la paix. Le Premier ministre Chamberlain répondit le 12 octobre ; il déclina l'offre de Hitler, précisant que si l'Allemagne désirait vraiment la paix, elle devait prouver sa bonne volonté en actes et non en paroles, sous-entendant que des négociations de paix ne pouvaient avoir lieu que si l'Allemagne rendait à la Pologne son intégrité territoriale. Il était ainsi signifié clairement au peuple allemand que la paix ne pouvait être conclue qu'à la condition que son gouvernement renonçât à la conquête de la Pologne. Hitler refusa.

Le 13 octobre 1939, Hitler déclara que le refus de l'Angleterre d'entamer des négociations de paix prouvait clairement que Chamberlain et le peuple anglais voulaient la guerre. L'accusation selon laquelle les Allemands souhaitaient la guerre était sans fondement. Après toutes ces tentatives, de toute évidence hypocrites, faites par Hitler pour conclure la paix, commença ce qu'on a appelé « la drôle de guerre », pendant laquelle les

Français attendirent passivement les attaques allemandes prévues. Les Allemands n'étaient pas tout à fait prêts.

Pendant ce hiatus, un événement bizarre se produisit. Le 8 novembre 1939, dans une brasserie de Munich, Hitler ouvrait la célébration annuelle traditionnelle du putsch de Munich de 1923 par une allocution à l'adresse de la « vieille garde ». Il termina son discours quelques minutes plus tôt que prévu et quitta rapidement les lieux. Quelques instants plus tard, il y eut une forte explosion derrière la tribune de l'orateur ; il y eut sept morts et soixante-trois blessés. Si Hitler avait respecté l'horaire, il eût été vraisemblablement blessé, lui aussi. L'incident généra une vague d'arrestations et la presse nazie accusa des agents anglais d'avoir essayé de tuer le Führer. L'incident fut aussi utilisé par la presse pour glorifier Hitler en disant que la Providence avait protégé le Führer pour le bien du peuple allemand. Mais en Angleterre et en France, des bruits circulèrent affirmant que l'incident était une monstrueuse provocation allemande.

Le 30 novembre 1939, la radio annonça que les Soviets avaient attaqué la Finlande. Ce n'était pas une surprise, les Soviets venaient de lancer un ultimatum à la Finlande. Celle-ci était prête à faire de grandes concessions, mais elle refusait de renoncer à son autonomie. L'attaque des Soviets fut un choc pour les émigrés russes qui vivaient en Finlande, mais aussi pour les émigrés qui se trouvaient dans d'autres pays et qui avaient des parents là-bas. Ce fut un coup terrible pour ma femme et pour moi ; toute notre famille vivait en Finlande. Nous savions que la Finlande se défendrait jusqu'au bout, mais nous avons aussi conscience que la force militaire prépondérante de la Russie soviétique écraserait l'héroïsme des Finlandais. La seule lueur d'espoir était que l'une des grandes puissances vienne en aide à la Finlande.

La guerre entre l'URSS et la Finlande devait être féroce parce que les Finlandais combattaient pour leur souveraineté ; ils allaient subir de grandes épreuves. La Finlande souffrait déjà d'un hiver exceptionnellement rigoureux. Une campagne d'hiver n'était pas à l'avantage des Soviets, mais il semble que Staline espérait une guerre-éclair – les Soviets écrasant l'armée finlandaise comme les Allemands avaient écrasé l'armée polonaise. Staline avait fait un mauvais calcul. L'armée finlandaise n'était pas l'armée polonaise, et l'armée soviétique ne ressemblait pas à l'armée allemande. L'armée finlandaise était brillamment entraînée pour mener des actions hivernales ; l'Armée rouge n'était pas préparée à ce genre de guerre. Les soldats rouges furent lancés dans la guerre mal vêtus, mal armés, peu entraînés et pas du tout préparés à se déplacer sur la neige et la glace. Ils subirent de lourdes pertes, morts, blessés, soldats gelés et malades. De plus, le commandement soviétique se montra incapable de conduire des actions militaires, ce qui déboucha sur un état de confusion totale.

Il semble que le gouvernement soviétique ne s'attendait pas à ce que la Finlande rejette l'ultimatum et lui résiste. Le moment avait paru politiquement propice pour exercer une pression sur la Finlande et les Soviets n'avaient pas voulu manquer cette occasion. De leur imprudence, ils récoltèrent une guerre qu'ils finirent par gagner uniquement à cause de leur énorme supériorité numérique.

Le grand-duc et son entourage passaient la fin de l'année 1939 à Saint-Briac. Nous n'avions pas encore été touchés par la guerre, ni en ce qui concernait notre sécurité, ni dans notre routine quotidienne. Dans notre région, il y avait assez de nourriture et de combustible pour tout le monde. Mais nous avons des problèmes de trésorerie. Jusque-là, nous avons réussi à tenir, mais l'avenir était incertain. Les contacts avec la Roumanie étaient difficiles et ils étaient coupés avec l'Allemagne. Nous recevions des subsides d'autres pays pour le travail de l'Administration du Chef de la Dynastie.

Les nombreux Russes qui étaient venus à Saint-Briac depuis le commencement de la guerre égayaient notre existence monotone – la présence des enfants et des professeurs du Lycée russe était particulièrement rafraîchissante. Par exemple, le 5 novembre 1939, l'école russe organisa un déjeuner en l'honneur du grand-duc. Les enfants et les adultes se retrouvèrent ensemble à table si bien que l'atmosphère fut détendue et animée, cela ressemblait beaucoup à un repas de famille. La cuisinière, Madame O. Rechetnikova, avait préparé des pirojki, dont nous n'avions pas goûté les pareils depuis longtemps. Après le

déjeuner, les adultes regardèrent les enfants faire des jeux dans la cour. Nous avons été rapprochés par les circonstances exceptionnelles. Là, sur un petit coin de la côte française, au bord de l'océan, une guerre touchant le monde entier avait réuni un groupe de Russes et le jeune Chef de leur Dynastie. Encore plus qu'auparavant, Saint-Briac devint le centre de la Russie en exil. C'était, cependant, une Russie en exil qui était en train de changer, car le caractère des émigrants qui fuyaient la Russie changeait lui aussi.

La veille de Noël, le 6 janvier (soit le 24 décembre selon l'ancien calendrier julien), le grand-duc organisa à la villa un arbre de Noël pour tous les enfants et leurs professeurs ainsi que pour d'autres Russes. Il y avait des cadeaux et des divertissements pour distraire les enfants obligés de passer Noël loin de leurs parents. Les enfants mirent en scène des tableaux vivants. La soirée se passa agréablement et l'ambiance en demeura longtemps dans notre souvenir. Je suppose que Wladimir Kirillovitch lui aussi garda un bon souvenir de cette soirée. Le destin lui avait donné, d'une manière inattendue, le rôle de protecteur des enfants russes en temps de guerre.

Wladimir Kirillovitch était pour les enfants russes un protecteur extrêmement bienveillant. Je me rappelle le cas d'une petite fille qui avait attrapé la rougeole et qui avait dû être séparée des autres enfants. Il suggéra spontanément de lui donner une chambre qui était libre dans sa villa afin qu'elle ne se sente pas seule. Avec un de ses professeurs (Dournovo), la fillette passa plus de quinze jours chez le grand-duc pour se rétablir.

Fin décembre, le grand-duc se vit offrir une bourse pour l'Université de Genève. Bien que cette proposition fût séduisante, il ne put l'accepter, en particulier pour des raisons financières.